

# Langue de bois pour siècle de fer L'inscription problématique de la langue économique dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle

Alexandre PÉRAUD

Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

EA TELEM

« La langue économique ! C'est surtout au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et quand s'organise la grande industrie qu'elle se forme réellement : et alors, rien ; le néant ; pas d'études d'ensemble ni de monographies. Pourtant, qui nierait l'intérêt de semblables recherches ? »<sup>1</sup>

La langue économique n'est pas une invention dix-neuviémiste, mais naît au siècle précédent, c'est-à-dire au moment où l'économie politique connaît ses développements majeurs en Angleterre et en France. Ferdinand Brunot montre ainsi dans son *Histoire de la langue française* que l'essentiel de la néologie économique française s'élabore sous la plume de Physiocrates qui, à l'instar de Dupont de Nemours, estiment qu'avec la nouvelle science économique, on « se trouve obligé de changer de langage<sup>2</sup> », quitte à céder aux fascinations d'un jargon que Turgot ne manquera pas de condamner en dénonçant « le cachet économistique [qui] caractérise la partie honteuse du système des économistes<sup>3</sup> ». Qu'il s'agisse de vocabulaire technique (« produit net », « concurrence », « action » ...) ou de lexique imagé (« balance », « masse », « rotation »...), la jeune science économique prérévolutionnaire livre un attirail conceptuel et lexical que le XIX<sup>e</sup> siècle ne modifiera et n'enrichira – à l'exception notoire de l'industrialisme saint-simonien – que de manière marginale. Mais quand bien même il ne ferait qu'hériter de la langue économique, le dix-neuvième est bien le siècle où cette langue se déploie et s'affirme comme un nouvel idiome dominant au terme d'un double mouvement, moins contradictoire que complémentaire, d'autonomisation par rapport aux autres langues scientifiques et de « colonisation » de la langue quotidienne. Là, la nouvelle prétention scientifique d'une économie qui découvre de nouvelles lois et ambitionne de s'affranchir des vieilles sciences

1. Lucien Febvre, « Les mots et les choses en histoire économique », *Annales d'histoire économique et sociale*, 2<sup>e</sup>me année, n° 6, 1930, p. 234.

2. Cité par Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française, des origines à 1900*, tome 6, Paris, Armand Colin, 1937 p. 53.

3. *Ibid.*, p. 54.

qui ne sauraient – aussi bien qu'elle – dire le monde et le transformer ; ici, la vocation de l'économie à fabriquer une nouvelle vulgate qui oriente le comportement d'individus libres devenus « agents économiques » guidés par l'intérêt et la concurrence<sup>4</sup>.

La littérature réaliste ne peut rester indifférente à cette « nouvelle langue » avec laquelle elle entretient un rapport forcément ambivalent puisque, ne pouvant pas ne pas intégrer ce « matériau » né de la mutation moderne, elle en subit la trivialité. La langue économique est un corps étranger, grossier et vulgaire, dont l'irruption dans l'œuvre est considérée par maints auteurs comme un scandale. N'est-ce pas *contre* cette langue trop positive que l'auteur du *Dictionnaire des idées reçues* appelle à « tonner » ? N'est-ce pas le maniement de cet idiome que Huysmans reproche avec virulence au Zola de *L'Argent*, celui-là même qui « détraque le beau langage<sup>5</sup> » ? N'est-ce pas enfin la langue économique qui confère au langage balzacien cette « vulgarité » que Proust lui reprochera, vulgarité « si profonde qu'elle va jusqu'à corrompre son vocabulaire, à lui faire employer de ces expressions qui feraient tache dans la conversation la plus négligée<sup>6</sup> » ?

Mais la condamnation de la langue recèle, en chacune de ces prises de position, une attaque plus radicale, qui vise moins telle ou telle philosophie économique (il faut attendre la deuxième moitié du siècle pour que la littérature importe progressivement le débat entre les tenants du libéralisme et les défenseurs du socialisme) que l'économisme. À travers la langue, c'est la représentation de l'homme véhiculée par les sciences économiques que rejette l'humanisme littéraire. La littérature apparaît ainsi comme le lieu où, par-delà les effets de discours, l'autonomisation de la langue économique incarne non seulement la pensée calculante bourgeoise, mais la relaie et la diffuse. Le phénomène est d'autant plus intéressant à observer en ce large premier dix-neuvième où l'économie acquiert ses brevets de scientificité tout en conservant le langage naturel, avant d'accéder à la formalisation à la fin du siècle. Épistémologique et politique, ce questionnement nous met au cœur des prétentions à la fois fantasmatiques et scientifiques d'une époque obsédée par la volonté de donner une représentation objective des nouvelles réalités qui le constituent. Aussi, s'il convient de caractériser sommairement les

4. Nous avons par exemple montré dans *Le Crédit dans la poésie balzacienne* (Paris, Garnier, 2012, p. 101 et suiv.) que le terme « escompte » perdait progressivement son *vieux* sens moral pour ne plus être utilisé, comme une métaphore blanche, avec son sens économique, la mécanique de l'échange intéressé se substituant à la confiance qui fonde l'espoir que le sujet peut mettre en l'autre, son prochain ou la divinité.

5. Émile Zola, « L'argent dans la littérature », dans *Le Roman expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 2006, p. 167. Zola reprend bien entendu cet énoncé de manière ironique pour mieux condamner les thuriféraires d'un art étranger à son époque qui, tel Huysmans, condamnent le vil argent. Voir sur ce point l'article de Jacques Noiray, « Huysmans critique de Zola et du naturalisme (1884-1907) », *Modernités 20, Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, Béatrice Laville (dir.), Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, p. 128 et suiv.

6. Marcel Proust, « Sainte-Beuve et Balzac », *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges*, Pierre Clarac (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 264.

manifestations formelles de cette langue économique – il ne suffit pas de *parler d'argent* pour qu'il y ait langue économique –, il importe également d'en appréhender les modes d'insertion dans le roman. Nous accorderons pour ce faire un intérêt tout particulier aux scénographies énonciatives ou aux situations discursives qui président aux mises en texte romanesques de la langue économique. C'est d'ailleurs en fonction de la spécificité, voire de la bizarrerie de ces scénographies que nous pourrions analyser l'étrange rapport qui semble unir les langues romanesque et économique.

### **L'autonomisation de la langue économique ou le nouvel empire de la science économique**

La diffusion de la langue économique s'analyse d'abord dans un contexte d'euphorie où l'économie politique se pense et s'affirme comme LA nouvelle science. La préface du *Dictionnaire analytique d'économie politique* publié en 1826 sous la direction de Charles Ganilh affirme ainsi que l'économie est « une science qui a eu et doit avoir une [...] puissante influence sur le bien-être des individus, l'aisance de la population, la richesse des peuples et la puissance des gouvernements » et que, « malgré la fragilité de quelques parties de ses matériaux, [elle] est parvenue à toute la certitude des sciences morales et politiques<sup>7</sup> ». Ces certitudes, très sérieusement assénées, sont d'ailleurs reprises, quelques années plus tard, en décembre 1841, dans l'éditorial du premier numéro du *Journal des économistes* qui pose que « la science économique [...] se retrouve au fond de toutes les questions qui se discutent et de tous les problèmes qui s'agitent<sup>8</sup> ». Comme Ganilh, l'auteur de cet éditorial estime que la science économique a défini ses principes et concepts<sup>9</sup> et qu'ayant « fait partie du triomphe de Juillet<sup>10</sup> », il lui faut désormais assumer, comme le disait déjà Ganilh, son statut de « science du pouvoir » et s'attacher à diffuser ses idées et valeurs. S'impose alors l'ardente nécessité de disposer d'une langue

7. Préface du *Dictionnaire analytique d'économie politique*, Charles Ganilh (dir.), Bruxelles, Ladvocat, 1826, p. ii.

8. *Journal des économistes*, revue mensuelle de l'économie politique, des questions agricoles, manufacturières et commerciales, Paris, Guillaumin / Félix Alcan, décembre 1841, tome 1, p. 1. Fondé en décembre 1841, le *Journal des économistes*, sous-titré « revue mensuelle de l'économie politique, des questions agricoles, manufacturières et commerciales », eut comme premier directeur Jean-Gustave Courcelle-Seneuil. Organe respecté, il compta parmi ses contributeurs la fine fleur des économistes de l'époque, de Frédéric Bastiat à Léon Walras en passant par Vilfredo Pareto.

9. « Les parties abstraites de la science semblent désormais fixées ; la controverse des définitions est épuisée ou à peu près. Les travaux des grands économistes sur la valeur, sur le capital, sur l'offre et la demande, sur l'utilité, sur le salaire, sur les impôts, sur les machines, sur le fermage, sur l'accroissement des populations, sur l'engorgement des produits, sur les débouchés, sur les banques, sur les monopoles, les discussions auxquelles ces thèses délicates ont donné lieu, les correspondances intéressantes qui se sont échangées, semblent avoir marqué la limite des recherches dogmatiques, et forment un ensemble de doctrines au-delà duquel il y a peu de chose à espérer. », *ibid.*, p. 6.

10. *Ibid.*, p. 2.

dont la clarté et l'efficacité permettent de répandre les lumières de l'économie. Charles Ganilh justifie ainsi son dictionnaire qui

donne la nomenclature de la science, apprend le sens des termes qui la composent, et en forment la langue. Sous ce premier rapport, il sert d'introduction à la science pour ceux que leurs connaissances premières mettent en état d'apprendre ce qu'ils veulent étudier. Une bonne définition de la richesse, du travail, du capital, du crédit, donne l'intelligence du sujet que chacun de ces mots exprime, et si chaque article expose avec clarté toutes ses parties, s'il sépare avec soin ce qu'on sait de ce qui est douteux, le lecteur éclairé, car ce n'est que de lui qu'il peut être question quand il s'agit de lui faciliter l'accès des sciences, peut se former, par la lecture de quelques pages, une idée saine des questions d'économie politique qui s'agissent à la tribune des assemblées des peuples, dans les conseils des souverains et dans les feuilles périodiques<sup>11</sup>.

Ce faisant, les Libéraux renouent avec le programme qu'esquissait Condillac à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'il appelait à la constitution d'une langue économique. En effet,

chaque science demande une langue particulière, parce que chaque science a des idées qui lui sont propres. Il semble qu'on devrait commencer par faire cette langue : mais on commence par parler et par écrire, et la langue reste à faire. Voilà où en est la science économique, dont l'objet est celui de cet ouvrage même<sup>12</sup>.

Sans doute plus soucieux que Condillac d'assurer le rayonnement politique de leur science, les économistes des monarchies censitaires n'en partagent pas moins le même souci épistémologique. Aussi, s'ils n'envisagent pas d'abandonner le langage naturel à l'heure où il s'agit d'opérer le travail de conversion des esprits à la logique économique, ils souhaitent disposer d'un lexique précis et spécifique, qui ne soit ni pollué par d'autres langues scientifiques exerçant, à l'instar du droit, un magistère concurrentiel, ni encombré de significations antérieures. Frédéric Bastiat aurait ainsi voulu que « la langue économique [lui] fournît, pour désigner les services rendus et reçus, deux autres mots que production et consommation, lesquels sont trop entachés de matérialité<sup>13</sup> ». Ce débat renvoie à la querelle qui opposait le nominalisme d'un Quesnay au jus-naturalisme de Turgot. Celui-ci déniait au « philosophe [le droit de] définir arbitrairement les mots ; il parle à des hommes pour les instruire ; il doit parler dans leur propre langue et s'assujettir à des conventions déjà faites » tandis que le maître des Physiocrates justifiait son travail d'invention conceptuelle au motif que « ce n'est pas à l'ordre naturel à se conformer à un langage qui n'exprime que des idées confuses ou équivoques [...] c'est aux expressions à se conformer à la connaissance exacte

11. *Dictionnaire analytique d'économie politique*, op. cit., p. XXIII.

12. Étienne Bonnot, de Condillac, *Le Commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, dans *Œuvres complètes*, t. 4, p. 1 (<http://www.efm.bris.ac.uk/het/Condillac/Commerce.html>).

13. Frédéric Bastiat, *Harmonies économiques*, Paris, Guillaumin et Cie libraires, 1870, p. 398.

de l'ordre naturel, dans les distinctions rigoureuses assujetties à la réalité<sup>14</sup> ».

Bien que ces débats ne semblent plus de saison, l'entreprise de scientification de l'économie politique qui traverse le XIX<sup>e</sup> siècle passe bel et bien par l'*invention* d'une langue nouvelle. Celle-ci ne se distingue pas seulement par l'effort nomenclateur (à visée référentielle) ou terminologique (orientés vers la cohérence du système), mais également par ces traits syntaxiques et énonciatifs qui manifestent de manière quasi sensible la spécificité de la prose économique. Sans qu'il s'agisse pour nous d'offrir une description minutieuse de ce nouveau sociolecte, relevons sa prédilection pour les tournures nominalisées et l'exclusion de toute notation personnelle ou subjective qui pourrait discréditer la valeur généralisante de l'énoncé. Commune à toutes les formes de discours scientifique<sup>15</sup>, cette prétention à l'objectivité se double de traits ou de formes syntaxiques plus spécifiquement économiques, au premier rang desquelles figurent les différentes formes de binarisme. Là réside la rhétorique d'un texte qui se structure sur le mode de l'alternative, s'énonce sur le mode du duel ou de l'opposition et ne laisse finalement guère de place à la dialectisation des contraires ou au dépassement des oppositions. L'hypotypose économique que Jean le charpentier déroule au début du *Péché de Monsieur Antoine*, de George Sand, est pleinement représentative de ce tropisme binaire. Car bien que l'anti-utopie – l'apocalypse ! – de Jean dénonce les doctrines et manières de faire de Cardonnet-père, elle s'énonce dans les mots et structures de la langue économique en livrant une analyse critique du modèle de développement que l'industriel impose à la nature et à la population. Une succession de balancements, d'appositions et de coordinations agence les propositions par deux, le raisonnement avançant sans élégance ni afféterie mais en affichant la certitude et l'efficacité de son mode de pensée, tout en restituant la brutalité et le caractère implacable des événements auxquels ne peut qu'aboutir l'industrialisation funeste car contre-naturelle de l'entrepreneur.

Indépendamment de sa portée critique et de son positionnement idéologique, ce morceau de bravoure sandien est représentatif de l'empire du duel qui gouverne les traités économiques de l'époque. Tout se passe comme si la langue économique reproduisait, dans sa forme même, le binarisme qui fonde les modèles de l'échange et de la concurrence inhérent au libéralisme politique. Plus fondamentalement, le duel illustre peut-être la conception d'un réel éminemment lisible, qui, s'énonçant selon l'opposition exclusive a/non-a, évacue l'incertitude et se prête à la prévision, c'est-à-dire s'offre à la maîtrise humaine. Le choix radical de la formalisation qui, à la fin du siècle, récusera la langue naturelle au profit du langage mathématique n'est que la suite logique

14. Cité par Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française*, *op.cit.*, p. 62.

15. On peut se référer à l'article d'André Phal, « De la langue quotidienne à la langue des sciences et techniques », *Le Français dans le monde*, décembre 1968, p. 11.

de cette tentative positiviste de saisie objective du réel<sup>16</sup>. La langue économique achèvera alors le mouvement de différenciation et d'autonomisation qui l'aura animée tout au long du siècle pour affirmer son efficacité prédictive. Mais il importe de souligner, qu'avant même la formalisation et l'axiomatisation, cette nouvelle science, en posant « le primat du nombre, signe l'exceptionnalité de l'économie dans les sciences sociales [et] autorise de rêver à nouveau à l'empyrée galiléen<sup>17</sup> » qui sied à la reine des sciences.

## La prose du monde

Si la langue économique se définit moins par sa référentialité que par les structures lexicales et syntaxiques qui fondent son rapport au monde, cette même spécificité formelle ne laisse pas de faire obstacle à son intégration romanesque. Comment insérer dans le corps du récit une langue qui manie sans arrêt le chiffre, convoque un vocabulaire complexe et, surtout, exige une évacuation de la subjectivité si peu en rapport avec la langue littéraire ? Tout est réuni pour que l'intrusion de la langue économique dans la prose littéraire s'affiche comme une indigeste, voire scandaleuse excroissance. La présence envahissante du chiffre est ainsi la manifestation la plus évidente et parfois la plus spectaculaire d'une hétérogénéité que les personnages qualifient volontiers de monstruosité ou d'illusion<sup>18</sup>. Mais les récits ne se contentent pas de multiplier les quantités monétaires, ils accumulent des chiffres de différents ordre où les francs le disputent aux écus, voire, selon les époques, aux livres, se heurtent aux taux d'intérêt qui eux-mêmes renvoient aux fluctuations nominales de la rente, le tout variant en fonction des dates.

Le capital nominal fut de dix millions, capital réel sept, trois millions appartenaient aux fondateurs et aux banquiers chargés de l'émission des actions. Tout fut calculé pour faire arriver dans les six premiers mois l'action à gagner deux cents francs, par la distribution d'un faux dividende. Donc vingt pour cent sur dix millions. / L'intérêt de du Tillet fut de cinq cent mille francs. Dans le vocabulaire financier, ce gâteau s'appelle *part à goinfre* !<sup>19</sup>

16. On peut se référer à l'article de François Etner, « Que s'est-il passé dans les années 1870 », et plus généralement aux analyses déployées dans le numéro que la revue *Romantisme* consacra aux rapports qu'entretiennent littérature et économie au XIXe siècle, *Romantisme*, n° 133, « Économie et économistes », 2006/3.

17. Frédéric Lordon, *L'Intérêt souverain*, Paris, La Découverte, 2011, p. 18.

18. On se souvient de la manière dont Mme de Mortsauf met en garde Félix de Vandenesse contre la tentation arithmétique : « Pour employer une image qui se grave dans votre esprit poétique, que le chiffre soit d'une grandeur démesurée, tracé en or, écrit au crayon, ce ne sera jamais qu'un chiffre. » Émile, une autre belle âme qui dresse sa stature lumineuse dans le roman de George Sand *Le Pêché de M. Antoine*, condamne lui aussi la propension paternelle à ressasser « des chiffres, toujours des chiffres ».

19. Honoré de Balzac, *La Maison Nucingen*, *La Comédie humaine*, dans *Œuvres complètes*, édition de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1976-1981, tome 6, p. 379. Toutes les références à *La*

Et cette avalanche de chiffres s'accompagne nécessairement de termes techniques dont le narrateur exhibe soigneusement l'arbitraire exotique à l'instar de cette « part à goinfre » qui conclut l'énumération balzacienne. De manière générale, les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle ne manquent d'ailleurs pas de souligner les lourdeurs amphigouriques de la langue économique. Ici, le Flaubert de *Salammbô* convoque les termes numismatiques les plus rares pour renforcer l'exotisme de son récit ; là, Balzac émaille la plupart de ses récits de termes et tournures financiers qui déroutent jusqu'au plus benévole des lecteurs qui, comme Malaga, pourrait s'écrier « Quéqu' c'est qu'ça ?... ». L'exhibition des spécificités et complexités de la langue économique peut même conduire le narrateur balzacien à jouer des ambivalences sémantiques que crée l'usage technique de termes courants. C'est sur un semblable jeu de mots que la même Malaga assure la chute d'*Un homme d'affaires* en faisant de la prose (économique) sans le savoir :

— En voilà une, de confusion ! s'écria la Lorette. — Tu as perdu, milord, dit-elle au notaire. » / Et c'est ainsi que le menuisier à qui Malaga devait cent écus fut payé. (*HA*, t. 8, p. 794)

Si la nouvelle se termine classiquement en faisant tomber les masques, le *witz* final repose essentiellement sur une double confusion. La première conduit Maxime à prendre Denisart pour un vieillard désœuvré, d'autant moins dangereux qu'il venait d'être lâché par Hortense, une jeune femme qui avait abusé de son argent en se faisant couvrir de cadeau. Denisart abandonné, il vend volontiers à Maxime le mobilier destiné à la Belle Hortense, mobilier que le prince de la dette s'empresse d'offrir à son Antonia... Las, le vert galant n'était qu'un avatar de Cérizet, le créancier que Maxime s'enorgueillissait de ne pas rembourser... et auprès duquel il venait de s'acquitter en réglant le mobilier du faux Denisart. Par ce jeu de masque, Cérizet réussissait la deuxième confusion – au sens économique du terme cette fois-ci – consistant à conjuguer les rôles de créancier et de débiteur. Sans doute la subtilité de la pointe finale échappait-elle à nombre de lecteurs et pouvait même paraître futile aux initiés, mais elle n'en illustre pas moins – sur le mode goguenard – les ambiguïtés d'une langue qui, loin de garantir une énonciation claire du réel, contribue à semer le chaos et la *confusion*, au risque de perdre le lecteur. Philippe Hamon a raison de souligner que

*L'Argent*, (l'un des romans de Zola les moins lus) est, effectivement, largement illisible pour le lecteur moyen, comme est largement illisible *La Maison Nucingen* de Balzac : lettre de créance, billet à ordre, exécution, opération à prime, reports et déports, papier de circulation, exception de jeu, etc., tout ce vocabulaire technique, joint à l'argot de la profession (coulassier, remisier, haussier, baissier...), joint à

*Comédie humaine* renvoient à cette édition dont nous citerons désormais le titre abrégé suivi du tome et de la page.

l'utilisation massive de chiffres et de calculs de sommes astronomiques, [...] tout cela fait d'un roman à sujet financier un texte parfois incompréhensible<sup>20</sup>.

La rupture – et la mise en danger du pacte de lecture – qu'introduit la langue économique n'est pas seulement d'ordre sémantique, mais se prolonge au plan thymique puisque son prosaïsme contrarie la tonalité du roman de mœurs. La langue économique dessèche les cœurs et s'oppose à la langue des sentiments, à l'image de Cardonnet père qui condamne dans *Le Péché de monsieur Antoine* le « langage emphatique », « ces manières de dire [qui] sont mauvaises en ce que l'esprit s'échauffe et s'exalte, puis bientôt s'égaré<sup>21</sup> ». Ne connaissant que le positif, elle suspend le désir comme le prouve cet échange qui oppose l'expansion lyrique des rêves de Caroline au « mot sage » de l'ingénieur.

Et c'était bien cela qu'elle voyait se dresser de nouveau, la marche en avant, irrésistible, la poussée sociale qui se rue au plus de bonheur possible, le besoin d'agir, d'aller devant soi, sans savoir au juste où l'on va, mais d'aller plus à l'aise, dans des conditions meilleures ; et le globe bouleversé par la fourmilière qui refait sa maison, et le continuel travail, de nouvelles jouissances conquises, le pouvoir de l'homme décuplé, la terre lui appartenant chaque jour davantage. L'argent, aidant la science, faisait le progrès.

Hamelin, qui écoutait en souriant, avait eu alors un mot sage.

— Tout cela, c'est la poésie des résultats, et nous n'en sommes même pas à la prose de la mise en œuvre (*L'Argent*, p. 113).

Ce jeu d'opposition, qui constitue l'une des matrices stéréotypiques de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, est repris, mais à contre-pied, par le jeune Vallès dans l'essai déroutant qu'il consacre à l'argent. Dans ce texte ambigu, l'auteur – qui adoptera ultérieurement des positions socialistes nettement moins ploutophiles – fait l'apologie de la spéculation et incite les littérateurs à mettre plume et talents littéraires au service de l'économie. Le projet est explicitement de marier la « langue des dieux » et la « langue économique », de concevoir l'argent comme un digne objet d'écriture et, partant, d'abandonner ce culte stérile de la pauvreté car

dans cette guerre des intérêts, dans le bruit des millions qui sautent des locomotives qui soufflent, des villes qui naissent comme des livres écrits avec la plume ou l'épée, je vois une poésie émouvante, sérieuse et profonde, que j'appellerai, Dieu me damne, la *Poésie sacrée* du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>.

Mais la poésie a bien du mal à camper du côté de l'économie car Vallès salue quelques lignes plus loin « une société nouvelle, avec d'autres émotions, d'autres sentiments, d'autres armes qui a ouvert la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; ce qui était beau hier, sera ridicule demain. Il faut marcher avec son

20. Philippe Hamon, introduction à Émile Zola, *L'Argent*, Paris, Librairie générale française, « Livre de poche classique », Paris, 1998, p. 13-14.

21. George Sand, *Le Péché de monsieur Antoine*, Meylan, éditions de l'Aurore, 1982, p. 139.

22. Jules Vallès, *L'Argent*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », tome 1, 1975, p. 9-10.



temps, vivre en prose puisque ainsi va maintenant le monde et déchirer nos drapeaux » (p. 10).

Dans sa contradiction même et par-delà sa posture contrapuntique, *L'Argent* version Vallès confirme l'irréductible opposition de la prose et de la poésie, de l'argent et des sentiments. Ce qui s'énonce sous la forme du poncif n'en dessine pas moins la ligne de fracture et le paradoxe d'un roman réaliste qui n'aura de cesse, tout au long du siècle, de tenir ensemble deux langues opposées. Car si, d'après Hegel « le roman, pris au sens moderne, présuppose une réalité déjà ordonnée en *prose*<sup>23</sup> », il n'en préserve pas moins la vieille langue des sentiments pour continuer de s'attacher, malgré tout, le lecteur.

### Stratégies littéraires ou comment faire avec la langue économique

Il faut faire avec la prose du monde et chaque auteur « bricole » ses stratégies. D'un côté, Flaubert avoue qu'« empêtré dans des explications de billets, d'escompte, etc., qu'il ne compren[d] pas trop [... il] arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde !<sup>24</sup> ». De l'autre, Balzac, plus à l'aise avec les réalités financières, préfère estomper les traits trop secs de la langue économique par un flot d'images historico-mythologiques dont la fonction explicative est pour le moins limitée. Sans devoir être strictement enfermées dans un rôle ornemental, elles jouissent d'une fonction d'accompagnement ou d'escorte et confèrent son rythme au texte. Relatant la geste financière de Nucingen, Bixiou explique que le banquier

avait donc massé ses valeurs, comme Napoléon massait ses troupiers, afin de liquider durant la crise qui se dessinait et qui révolutionna, en 26 et 27, les places européennes. S'il avait eu son prince de Wagram, il aurait pu dire comme Napoléon du haut du Santon : Examinez bien la place, tel jour, à telle heure, il y aura là des fonds répandus ! (MN, 6, p. 380).

Ces images, fortement stéréotypées, déterminent ainsi tout un réseau métaphorique qui engendre lui-même une collection d'énoncés pseudo-gnomiques destinés à faire passer, sur le mode de l'humour, les nécessaires tartines de langue économique. Le banquier devient « un conquérant qui sacrifie des masses pour arriver à des résultats cachés, ses soldats sont les intérêts des particuliers » (*La Maison Nucingen*, p. 339-340) puisque, « comme le Temps, la Banque dévore ses enfants » (MN, p. 340).

Mais cette manière – au demeurant très largement répandue dans la littérature dix-neuviémiste – de circonscrire par l'humour et l'ironie les

23. Hegel, *Cours d'esthétique*, trad. fr., t. III, Paris, Aubier, 1997, p. 368-369.

24. Gustave Flaubert, lettre à Louis Bouilhet, cité par Jacques Lecarme, *Medium, L'argent-maître*, « Flaubert : entre l'usure et la saisie », n°16-17, 2008, p. 18.

raideurs prosaïques du réel, n'épuise pas les stratégies du texte réaliste. Plutôt que de tenter de noyer ces fragments indigestes sous un flot d'images, le texte procède parfois à l'inverse, dessinant des scénographies énonciatives remarquables où la langue économique est isolée, comme s'il agissait, à défaut de la stigmatiser, d'en exhiber l'étrangeté. Dans *Le Curé de village*, le dîner offert par Véronique Graslin en l'honneur de Gérard est représentatif de ces *échantillons de causerie économique*. Nous sommes au lendemain des journées de Juillet et les convives, dissertant sur l'état politique et économique de la France, ouvrent le débat du droit d'aînesse. Avant que Gérard le défende en des termes très balzaciens, le narrateur fait se succéder différents points de vue : « Le magistrat a parlé, dit Grossetête, voici ce que le banquier ajoute à ces courageuses considérations » (p. 819) :

Il faudrait n'avoir aucune idée de ce qui se passe au fond des campagnes, pour ne pas admettre comme un fait constant que ces trois millions de familles enterrent annuellement cinquante francs, et soustraient ainsi cent cinquante millions au mouvement de l'argent. La science de l'économie politique a mis à l'état d'axiome qu'un écu de cinq francs, qui passe dans cent mains pendant une journée, équivaut d'une manière absolue à cinq cents francs. Or, il est certain pour nous autres, vieux observateurs de l'état des campagnes, que le paysan choisit sa terre ; il la guette et l'attend, il ne place jamais ses capitaux. [...] Les paysans laissent ainsi par sept années, inerte et sans mouvement, une somme de onze cents millions ; mais comme la petite bourgeoisie en enterre bien autant, et se conduit de même à l'égard des propriétés auxquelles le paysan ne peut pas mordre, en quarante-deux ans, la France perd les intérêts d'au moins deux milliards, c'est-à-dire environ cent millions par sept ans, ou six cents millions en quarante-deux ans. Mais elle n'a pas perdu seulement six cents millions, elle a manqué à créer pour six cents millions de productions industrielles ou agricoles qui représentent une perte de douze cents millions ; car si le produit industriel n'était pas le double en valeur de son prix de revient en argent, le commerce n'existerait pas. Le prolétariat se prive lui-même de six cents millions de salaires ! Ces six cents millions de perte sèche, mais qui, pour un sévère économiste représentent, par les bénéfices manquants de la circulation, une perte d'environ douze cents millions, expliquent l'état d'infériorité où se trouvent notre commerce, notre marine, et notre agriculture, à l'égard de celles de l'Angleterre (*CV*, 9, p. 819-820).

On excusera la longueur d'une citation qu'on ne pouvait cependant tronquer sans nuire à la saisie de la qualité stylistique de cette langue économique. Toutefois, si l'exposé de Grossetête en réunit tous les attributs – abondant vocabulaire technique assaisonné de quelques néologismes (« prolétaire », « industrie » et ses composés...), usage démonstratif du chiffre, discours axiomatique qui exhibe la rigueur de ses enchaînements... – il est en quelque sorte gratuit puisque chacun, avec ses arguments propres, est convaincu de la nécessité du droit d'aînesse. Aussi Grossetête ne fait-il assaut de pédagogie que pour démontrer à ses interlocuteurs – un magistrat, un prêtre, un médecin, un ingénieur, la fine fleur des capacités balzaciennes – la supériorité argumentative d'une discipline dont la langue rayonne de toute son

autorité. Le narrateur laissant parler le banquier, la langue et le discours économiques semblent n'avoir d'autre rôle que leur propre désignation. Plaqués au sein du texte, ils se déploient de manière quasi citationnelle, conformément au mécanisme de « mention » analysé par Sperber et Wilson.

Les contraintes stylistiques du dîner – qui juxtapose inévitablement différentes *conversations* – pourraient justifier ce mode de monstration de la langue économique. Il est cependant remarquable que des phénomènes similaires se retrouvent dans *Eugénie Grandet* et *L'Illustre Gaudissart* où, en dehors de toute structure chronotopique spécifique, l'ironisation du discours économique est soulignée par une situation énonciative totalement biaisée. Dans un cas, Bonfons essaie de faire entendre la théorie économique à un Grandet qui mime la surdité tandis que dans le second récit le commis entreprend de convaincre le plus rationnellement possible un fou...

J'é, j'é, j'écoute.

- Un effet est une marchandise qui peut avoir sa hausse et sa baisse. Ceci est une déduction du principe de Jérémie Bentham sur l'usure. Ce publiciste a prouvé que le préjugé qui frappait de réprobation les usuriers était une sottise.

- Ouais ! fit le bonhomme.

- Attendu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui représente l'argent devient également marchandise, reprit le président ; attendu qu'il est notoire que, soumise aux variations habituelles qui régissent les choses commerciales, la marchandise-billet, portant telle ou telle signature, comme tel ou tel article, abonde ou manque sur la place, qu'elle est chère ou tombe à rien, le tribunal ordonne... (tiens ! que je suis bête, pardon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frère pour vingt-cinq du cent.

- Vooous le no, no, no, nommez Jé, Jé, Jé, Jérémie Ben...

- Bentham, un Anglais.

- Ce Jérémie-là nous fera éviter bien des lamentations dans les affaires, dit le notaire en riant.

- Ces Anglais ont qué, qué, quelque fois du bon, on sens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se, selon Ben, Ben, Ben, Bentham, si les effets de mon frère... va, va, va, va, valent... ne valent pas. Si. Je, je, je dis bien, n'est-ce pas ? Cela me paraît clair... Les créanciers seraient... Non, ne seraient pas. Je m'een, entends.

- Laissez-moi vous expliquer tout ceci, dit le président. En Droit, si vous possédez les titres de toutes les créances dues par la maison Grandet, votre frère ou ses hoirs ne doivent rien à personne. Bien.

- Bien, répéta le bonhomme (*Eugénie Grandet*, 3, p. 1114).

La nature du discours n'est ici nullement en cause puisque Bonfons dresse une théorie de l'usure aussi sérieuse que rigoureuse en assumant une posture doctorale qui respecte les exigences « scientifiques » de la langue économique. Mais la stratégie du récit – reprise dans *L'Illustre Gaudissart* à travers le docte traité de l'assurance du commis-voyageur – exigeait que le discours n'atteigne pas son objectif argumentatif. Là réside le moyen de mettre en évidence la supercherie d'une langue économique qui vante son univocité et sa capacité à dire objectivement le réel. Au lieu de cela, Grandet –

qui avait averti sa femme que « ce que nous avons à dire serait du latin pour [elle] » (EG, 3, p. 1110) – *comprend* et *ne comprend pas*. Les effets *valent* et *ne valent pas*... et les assurances de Gaudissart sont soumises à la distorsion des signifiants que le fou impose au langage et notamment aux termes économiques.

- Revenons à notre affaire, dit Gaudissart.

- Nous y sommes, monsieur, reprit le fou. Mon vin est capiteux, capiteux s'accorde avec capital en étymologie ; or, vous parlez capitaux... hein ? *caput*, tête ! tête de Vouvray, tout cela se tient...

- Ainsi donc, dit Gaudissart, ou vous avez réalisé vos capitaux intellectuels...

- J'ai réalisé, monsieur. Voudriez-vous donc de mes deux pièces ? je vous en arrangerais bien pour les termes (*Gaud*, 4, p. 587).

Si l'ironie matoise de Grandet ou le piège que les habitants de Vouvray tendent à un Gaudissart étonnamment crédule assurent la valeur comique de ces épisodes, ils n'épuisent pas la signification d'un récit qui, par-delà les propos des personnages individualisés, déploie son propre discours. Car c'est bien le texte qui assume une posture ironique et met le lecteur en situation de se moquer d'une langue dont la mise en scène désigne la vacuité.

Loin de se laisser enfermer dans l'alternative du refus ou de l'acceptation de la prose du monde, le texte sait jouer avec la langue économique en déployant des stratégies pragmatiques et référentielles habiles. Ici, les scénographies reposent sur une exhibition de la langue économique permettant au narrateur auctorial de créer à bon compte une complicité – quelque peu démagogique – avec un lecteur qui, dût-il entrer en sympathie avec un fou ou un vieil avare, rejette les artifices de la langue économique comme il s'était moqué de l'héroïsation de pacotille qui en accompagnait le développement.

### **De l'art de réintroduire du subjectif au cœur de l'économique**

Dans d'autres cas, il ne s'agit plus de mettre la langue économique à distance, mais, au contraire, de submerger le lecteur sous un tel flot de termes techniques et de spécifications juridico-financières qu'on l'enferme dans une position de stupeur ou d'incompréhension. La stratégie est (presque trop) explicitement exposée dans *L'Argent* où le récit densifie le lexique économique au moment où culminent la tension et le suspens financier :

Ce soir-là, Paris qui veille et qui s'amuse ne parla que du duel formidable engagé entre Gundermann et Saccard. Les femmes, tout entières au jeu par passion et par mode, *affectaient de se servir des mots techniques* de liquidation, prime, report, déport, sans toujours les comprendre. On causait surtout de la position critique des baissiers qui, depuis tant de mois, payaient, à chaque liquidation nouvelle, des différences de plus en plus fortes, à mesure que l'Universelle montait, dépassant

toute limite raisonnable. Certainement, beaucoup jouaient à découvert et se faisaient reporter, ne pouvant livrer les titres ; ils s'acharnaient, continuaient leurs opérations à la baisse, avec l'espoir d'une débâcle prochaine des actions ; mais, malgré les reports qui tendaient à s'élever d'autant plus que l'argent se faisait plus rare, les baissiers, épuisés, écrasés, allaient être anéantis, si la hausse continuait (*L'Argent*, p. 400, nous soulignons).

Cette *catastrophe* financière, que l'on retrouve dans *Le Comte de Monte Christo* lorsque Danglars est acculé à la banqueroute, mais aussi, de manière quasi itérative dans *La Maison Nucingen*, participe bien entendu d'un effet de dramatisation narrative. Mais, outre la production de l'intérêt romanesque, ces séquences sont dotées d'une fonction référentielle, puisqu'elles tentent de communiquer au lecteur les sentiments mêmes que ressent l'individu aux prises avec l'argent. Le texte qui gonfle, qui craque sous le poids de la langue économique se fait mimétique et étouffe le lecteur à mesure que les dettes étranglent le personnage. L'épisode du compte de retour « planté » au milieu d'*Illusions perdues* est un bon exemple de cet effet de submersion sous une langue économique quasiment cratyléenne<sup>25</sup>. L'auteur a beau souligner malicieusement la valeur littéraire d'un « compte fantastique » (p. 495) qui « offrira l'intérêt d'un chapitre de voyage dans un pays étranger » (p. 491-492), ce « conte plein de fictions terribles » (p. 496) n'en décrit pas moins l'outil et le dispositif qui vont présider à la mise à mort du héros. À la différence des scénographies biaisées de *L'Illustré Gaudissart* et *d'Eugénie Grandet*, nous nous situons bien à un niveau infra-discursif car c'est la langue matière qui est produite devant nous, quasiment privée – pour le commun des mortels – de sa fonction dénotative. S'énonçât-elle encore sous des dehors comiques, la langue économique est mise en scène pour engendrer l'effroi et pour exprimer la folie des chiffres livrés à leur emballement. La langue économique devient obscène car elle est dépouillée des discours d'escorte qui en masquent la réalité. Le lecteur bourgeois – dûment apostrophé et mis en garde par le narrateur auctorial – est prié de ne pas se laisser abuser par la froide rigueur analytique d'une langue qui ne dit rien des tragédies individuelles que ses formules et sa logique estompent.

Bien qu'assez différentes les unes des autres, ces scénographies énonciatives concourent toutes à prendre en défaut la langue économique en révélant, derrière le sociolecte technique, soit la vacuité ou l'inanité objectivante du jargon, soit les réalités douloureuses que l'économie euphémise. Il est d'ailleurs tout à fait symptomatique que, par-delà toute intention critique, cette mise en scène de la langue économique repose toujours sur une sollicitation du lecteur. Qu'il s'agisse de procédures

25. Nous avons analysé ces effets programmés de déstabilisation du lecteur dans « “À quoi ça rime” - Les ambivalences sémiotiques du compte de retour », *Illusions perdues*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2003, p. 215-231.

d'ironisation ou, plus généralement, d'appels à sa vigilance, le texte cherche avant tout à réintroduire une subjectivité que l'économie tend précisément à évacuer. Le roman réinstalle – en lieu et place de l'individu rationnel – le sujet au cœur de la langue économique. Qu'il s'agisse du lecteur-interprète tel que défini à l'aune du narrataire ou du sujet-parlant qui assume l'énoncé économique, tout se passe comme si le lyrisme devenait la condition de possibilité d'un énoncé qui, par là même, contrevient à l'exigence d'objectivité qui fonde la scientificité de la langue économique. Le récit que Benassis fait à Genestas de son installation en décrivant, étape par étape, les progrès de l'industrialisation du pays réalise un étrange compromis entre un style économique fait de chiffres<sup>26</sup> ou de raisonnements binaires<sup>27</sup> et les notations subjectives<sup>28</sup>. La théorisation économique —

Il ne suffit pas à un pays de ne rien perdre sur la masse d'argent qu'il possède et qui forme son capital, vous n'augmenterez point son bien-être en faisant passer avec plus ou moins d'habileté, par le jeu de la production et de la consommation, cette somme dans le plus grand nombre possible de mains. Là n'est pas le problème. Quand un pays est en plein rapport, et que ses produits sont en équilibre avec sa consommation, il faut, pour créer de nouvelles fortunes et accroître la richesse publique, faire à l'extérieur des échanges qui puissent amener un constant actif dans sa balance commerciale (*MC*, 9, p. 424-425).

— côtoie les envolées lyriques où l'on voit

les charrons, les terrassiers, les compagnons, les manouvriers afflu[er]. Le chemin de Grenoble était couvert de charrettes, d'allants et venants. Ce fut un mouvement général dans le pays. La circulation de l'argent faisait naître chez tout le monde le désir d'en gagner, l'apathie avait cessé, le bourg s'était réveillé » (*MC*, 9, p. 419-420).

Ce contraste se retrouve puissamment dans *L'Argent* où Saccard exprime à plusieurs reprises son rêve halluciné, « évocation » suffisamment puissante pour que

madame Caroline vo[ie] réellement se lever la civilisation prédite. Ces épures sèches, ces tracés linéaires s'animaient, se peuplaient : c'était le rêve qu'elle avait fait parfois d'un Orient débarbouillé de sa crasse, tiré de son ignorance, jouissant du sol fertile, du ciel charmant, avec tous les raffinements de la science. [...] d'abord des cabanes pour abriter les quelques ouvriers de la première heure, puis la cité de deux

26. « Pour vous résumer notre situation par des chiffres plus significatifs que mes discours, la commune possède aujourd'hui deux cents arpents de bois et cent soixante arpents de prairie. Sans recourir à des centimes additionnels, elle donne cent écus de traitement supplémentaire au curé, deux cents francs au garde champêtre, autant au maître et à la maîtresse d'école ; elle a cinq cents francs pour ses chemins, autant pour les réparations de la mairie, du presbytère, de l'église, et pour quelques autres frais. Dans quinze ans d'ici, elle aura pour cent mille francs de bois à abattre, et pourra payer ses contributions sans qu'il en coûte un denier aux habitants ; elle sera certes l'une des plus riches communes de France.

Mais, monsieur, je vous ennuie peut-être, dit Benassis à Genestas » (*MC*, 9, p. 424).

27. « Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles » (p. 418-419).

28. « J'ai bien souvent tremblé pour mon œuvre pendant cette année ! » (*MC*, 9, p. 420).

mille âmes, la cité de dix mille âmes, des maisons, des magasins immenses, une jetée gigantesque, de la vie et du bien-être créés avec entêtement par les fourmis humaines (*L'Argent*, p. 113).

Osât-elle recommander à Saccard le recours sage et prudent aux obligations, elle déclenche le déferlement d'une langue-signe qui, métaphore organiciste à l'appui, mime la circulation débridée de l'argent-sang pour mieux dire la puissance du rêve en passe de devenir réalité :

— Des obligations, des obligations ! mais jamais !... Que voulez-vous fiche avec des obligations ? C'est de la matière morte... Comprenez donc que la spéculation, le jeu est le rouage central, le cœur même, dans une vaste affaire comme la nôtre. Oui ! il appelle le sang, il le prend partout par petits ruisseaux, l'amasse, le renvoie en fleuves dans tous les sens, établit une énorme circulation d'argent, qui est la vie même des grandes affaires. Sans lui, les grands mouvements de capitaux, les grands travaux civilisateurs qui en résultent, sont radicalement impossibles ... (*L'Argent*, p. 160).

Saccard, à longueur de roman, mais aussi à l'échelle du cycle Rougon-Macquart, refuse la langue économique. Il se soustrait à la rigueur scientifique et objective d'une langue trop contraignante qui bride son talent visionnaire. Le financier Saccard – là réside sa différence avec son frère Eugène – n'est pas un homme de la prose. « Il avait toujours été l'homme d'imagination, voyant trop grand, transformant en poèmes ses trafics louches d'aventurier ; et, cette fois, avec cette affaire réellement colossale et prospère, il en arrivait à des rêves extravagants de conquête, à une idée si folle, si énorme, qu'il ne se la formulait même pas nettement à lui-même » (*L'Argent*, p. 402).

On peut s'interroger sur la spectaculaire propension romanesque consistant à tordre la langue économique, à la prendre en défaut, à la soumettre à différents procédés d'ironisation dont la modalisation lyrique pourrait, à sa manière, participer. Une vision « romantique » – si tant est que cet emploi topique fasse sens – soulignerait la victoire de la poésie romanesque contre la prose du monde. Le roman assumerait alors une fonction consolatoire en se dressant contre un réel désenchanté lui-même servi et agi par une langue instrumentale minée par la pensée calculante. Sans devoir être brutalement rejetée, cette hypothèse ne saurait être pleinement retenue. Outre le fait qu'elle fait peu de cas du prosaïsme constitutif du roman réaliste, elle revient également à négliger la tension fondamentale d'une économie politique qui navigue, tout au long du siècle, entre science et doctrine, entre les tentations modélisatrices et les mirages de l'utopie. Aussi ces mises en textes plurielles et déstabilisantes, polyphoniques et tapageuses, de la langue économique ont-elles moins pour fonction de critiquer que de révéler les ambiguïtés épistémologiques d'une économie politique qui hésite entre la description de ce qui est et la formulation de ce qui doit être, au risque que la prescription l'emporte sur l'observation et que la fiction théorique décroche du réel. De ce point de vue, Saccard incarne parfaitement cette

dualité car ses fantasmagories démiurgiques illustrent, sur un mode certes hyperbolique, la tentation d'une science qui ne se contente pas d'analyser l'existant, mais qui poursuit la chimère de créer à partir de rien<sup>29</sup>. Sans doute la « faute » de Saccard réside-t-elle dans cette disjonction. Le patron de *L'Universelle* n'est pas *mauvais*, il échoue parce qu'il s'est laissé griser par les équations financières et par les logiques formelles de l'économie. C'est en ce point que le roman exerce sa fonction critique, non pas sur le terrain moral, mais en partant de la seule réalité qu'il connaisse vraiment, la langue. La mise en scène romanesque de la langue économique est le lieu où s'opère la critique d'une science qui ne parvient pas à définir son rapport au réel. Ici, *L'Argent* livre l'*exemplum* tapageur d'une économie affolée qui s'en remet à la seule logique des signes. Là, *Le Médecin de campagne* assume différemment la même dénonciation, mais en la situant sur le terrain philosophique. Bénassis ne condamne pas l'économie en soi – il est lui-même un organisateur — mais sa propension à se hisser du statut de moyen à celui de fin. Aussi, s'il reconnaît que l'homme social auquel il aspire « se servira sans doute de l'individualisme pour nous refaire la nation », il ne peut que déplorer qu'« en attendant cette régénération, nous so[yon]s dans le siècle des intérêts matériels et du positif [...] ». Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pesons » (*MC*, p. 430)<sup>30</sup>. Ce faisant, il frappe l'économie en son point de fragilité, l'implicite de son discours, en nous renvoyant à sa

stratégie d'anoblissement épistémologique [qui] joue tout sur la postulation que les rapports économiques s'expriment *sans résidu* sous une forme numérique et que les agents qui y sont pris calculent effectivement. [...] À la discipline économique, il faut impérativement des hommes intéressés et rationnels car ce sont des hommes de chiffre, c'est-à-dire des sujets idéalement saisissables par un projet de science sociale scientifique. La condition de possibilité d'une science économique à hauteur de son ambition épistémologique, c'est donc l'extinction de la passion et le primat absolu du calcul<sup>31</sup>.

La mise en scène problématique de la langue économique nous semble donc révéler un vice de forme logique et épistémologique qui surgit dès la naissance de l'économie moderne avec le débat nominaliste qui oppose Quesnay à Turgot. De ce point de vue, les différentes modalités de monstration ou d'ironisation déployées par le roman révèlent la difficulté de la science économique, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, à établir une continuité entre

29. Sans doute l'ambivalence du personnage est-elle symptomatique de l'angoisse entropique qui caractérise l'ensemble de la création zolienne. Comme la nature ou la société, l'économie porte évidemment ses propres forces de destruction, mais elle est douée de la capacité, nouvelle à l'échelle de la modernité, d'engendrer des mondes.

30. Quand Genestas demande à Bénassis pourquoi il n'a jamais « écrit[t] quelque mémoire sur les moyens de civiliser la France » (p. 428), le médecin répond que « de telles choses sont trop simples pour qu'on en compose une science » (p. 429), leur écriture ne garantissant en rien leur applicabilité qui repose essentiellement sur le civisme et la vertu qui ne dépendent d'aucun traité, mais de l'exemple que les hommes peuvent se donner les uns des autres.

31. F. Lordon, *L'Intérêt souverain*, *op. cit.*, p. 19.



les mots et les choses, entre le réel et la théorie, à concilier les analyses positives ou les analyses normative – autant d’incapacités dont la crise contemporaine pourrait laisser craindre qu’elles sont moins accidentelles que consubstantielles à notre modernité économique. On ne saurait par conséquent enfermer le sociolecte économique dans un strict rôle folklorique ou illustrativement réaliste car, à ce compte-là, les banquiers balzaciens ou zoliens prendraient bien plus souvent la parole... Il faut au contraire placer la langue économique et ses exhibitions romanesques au cœur d’un « dispositif » moderne dont l’ambition d’énoncer le monde nouveau habite aussi bien l’économie que le roman – comme s’il existait, sur le marché des formations discursives, une situation de concurrence.